

Jacopo Masi

Università di Bologna

Application de l'informatique aux recherches sur l'inconscient

Le mot, la chose : une question préalable

On nous a expliqué qu'un ordinateur dûment programmé peut lire un roman en quelques minutes et enregistrer la liste de tous les termes contenus dans le texte, en ordre de fréquence. On regarde cet outil avec la incertaine curiosité de la méfiance qui naît de l'ignorance des nouveautés, parce que le moyen a toujours la tendance à se transformer en but, le filtre en filet, autant aux yeux hypermétropes de ses partisans qu'aux yeux myopes de ses détracteurs (ou peut-être faudrait-il lire les problèmes de dioptrie à l'envers ?). On sait très bien que les possibilités d'emploi du programme ne sont pas toutes là, qu'il nous permet, par exemple, « de mener des analyses contrastives et chronologiques », en faisant l' « inventaire des segments répétés, concordances, décomptes portant sur les formes graphiques, spécificités par partie, spécificités chronologiques, analyses factorielles portant sur les formes, recherche de groupes de formes, graphiques de ventilation en fréquences absolues, relatives ou histogrammes de spécificités »¹ etc. Mais on a voulu souligner seulement l'aspect le plus vulgaire et trivial de l'outil, c'est-à-dire celui qui concerne l'occurrence statistique des mots, parce que en fait notre discours restera à côté, ou en amont, des spécifiques utilisations pratiques de l'informatique, en portant au contraire sur les prémisses théoriques d'une telle sorte d'étude : est-ce que l'informatique dans son application aux textes littéraires peut aider les recherches sur l'inconscient ? De quelle façon ?

Toute notre doute surgit de la nature de ce qu'on appelle « mot », ou, plus précisément de ses vagues et plusieurs natures : Leopardi distinguait ces petites briques de l'expression en *terme*s et *mots* :

Le parole come osserva il Beccaria (tratt. dello stile) non presentano la sola idea dell'oggetto significato, ma quando più quando meno immagini accessorie. Ed è pregio sommo della lingua l'aver di queste parole. Le voci scientifiche presentano la nuda e circoscritta idea di quel tale oggetto, e perciò si chiamano termini perché determinano e definiscono la cosa da tutte le parti.²

Puis, plus ou moins un an après, il reprenait le discours, en précisant sa position sur la question de la langue littéraire, sur son éthique et esthétique :

¹ Présentation du « Lexico 3 ».

² G. Leopardi, *Zibaldone*, Mondadori (Meridiani), Milano, 1997, vol. I, p. 145. (« Les mots, comme le remarque Beccaria (traité du style), ne présentent pas seulement l'idée de l'objet signifié, mais parfois plus parfois moins, des images accessoires. Et c'est la plus grande qualité du langage d'avoir des mots de telle sorte. Les mots scientifiques représentent l'idée nue et circonscrite d'un certain objet et pour ça ils s'appellent termes parce qu'ils déterminent et définissent la chose de toute partie. »)

È proprio ufficio de' poeti e degli scrittori ameni il coprire quanto si possa le nudità delle cose, come è ufficio degli scienziati e de' filosofi il rivelarla. Quindi le parole precise convengono a questi, e sconvengono per lo più a quelli [...]. Allo scienziato le parole più convenienti sono le più precise, ed esprimenti un'idea più nuda. Al poeta e al letterato per lo contrario le parole più vaghe, ed esprimenti idee più incerte, o un maggior numero d'idee ec.³

La distinction est fondamentale : d'une part une nature, pour ainsi dire, minérale, de l'autre une nature organique qui pose le problème jamais résolu et peut-être irrésoluble de la critique littéraire : est-ce qu'il y a une analyse objective possible? Ou bien la seule vérité d'une interprétation est dans sa *plausibilité*? Mais surtout si les termes scientifiques et leur emploi nous ne peuvent rien dire à propos de l'inconscient précisément en raison de leur caractère mort, fixé et inexpressive typique du langage technique et de tout langage qui se veut communicatif, donc pragmatique, est-ce que, par contre, la langue humanistique⁴ nous parle de l'inconscient? Oui, certainement oui; pourtant comment pouvoir analyser un mot lorsqu'il n'est plus objectif mais objet, chose dans une réalité *autre* qui est créée par le mot lui-même? À propos de la langue poétique Caproni écrit dans un article du 1947 :

La forma più alta e libera del linguaggio (la poesia) è una realtà distinta dalla natura – una vera e propria *altra* realtà che pur essendo indotta da quella originale (o meglio originaria) è destinata a rimanere parallela ad essa – a non collimare mai, nemmeno un punto del linguaggio (una parola), con un solo punto della natura (una cosa).⁵

En d'autres mots, si la nature est presque universellement considérée comme une écriture (théoriquement) quantifiable et traductible en donnés, le langage poétique, en récrivant cette nature-là, en crée une seconde qui n'est plus quantifiable selon le même modèle car, comme l'écrit encore Caproni trois mois après l'article cité, « la parola crea una realtà e [...] voler usare una parola per

³ G. Leopardi, *Ibid.*, p. 889. (« Il est propre des poètes et des écrivains plaisants couvrir autant qu'on puisse les nudités des choses, et il est devoir des hommes de science et des philosophes de la dévoiler. Donc les mots précis conviennent à ceux-ci et ne conviennent pas à ceux-là [...]. Pour l'homme de science les mots les plus adéquats sont les plus précis, qui expriment une idée plus nue. Pour le poète et l'homme de lettres, par contre, les mots les plus vagues, qui expriment des idées plus incertaines, ou un nombre plus grand d'idées etc. »).

⁴ On fait ici allusion à l'article « Il folle slogan dei jeans Jesus » par P.P. Pasolini, paru dans *Il Corriere della sera*, 17 mai 1973, puis comme « Analisi linguistica di uno slogan » in *Scritti corsari*, Garzanti, Milano, 1992, pp. 12-16.

⁵ G. Caproni, « Il quadrato della verità » (*La fiera letteraria*, 27 février 1947), in *La scatola nera*, Garzanti, Milano, 1996, p. 18. (« La forme la plus haute et libre du langage (la poésie) est une réalité distincte de la nature – une véritable réalité *autre* qui, quand bien même induite par celle originale (ou mieux originaire), est destinée à rester parallèle à elle – à ne coïncider jamais, non plus un point du langage (un mot), avec un seul point de la nature (une chose). »).

conoscere una cosa è come voler usare una cosa per conoscerne un'altra. »⁶ La question soulevée par le poète italien ne concerne pas l'application de l'informatique à l'analyse des textes littéraires, quant la critique littéraire tout court parce que en effet il faut se demander quel est le langage qu'elle utilise : est-il celui que l'auteur appelle langage « logique », c'est-à-dire celui « in cui ogni parola pretendendo di essere non una cosa ma la definizione di una cosa , diventa la più folle delle nostre umane follie, quale è appunto la pretesa di definire (di limitare nel significato esatto di un vocabolo) un infinito »⁷ ? Il nous paraît que l'emploi d'un logiciel s'insère exactement dans le sillon de l'inclination (d'ailleurs parfaitement humaine) à la recherche d'une objectivité résumable dans le principe de non contradiction selon lequel si A est A et différent de B, A ne peut pas être B ; mais on pourrait faire le même exemple avec des nombres, comme 0 et 1. Et dans ce parcours idéal, ce que l'outil fait est seulement la fondation d'une étape ultérieure à l'intérieur d'un processus qu'en même temps éloigne d'une étape le bout ; comme créer un nouveau nombre dans l'espoir de s'approcher à la substance du nombre final dans la chaîne infinie : le nombre final glissera d'une place en nous laissant à la même distance insondable.

Mais alors quel est le langage de la critique ? Quel est son but ? Certainement ce n'est pas de définir et dé-terminer. Si la langue poétique crée une réalité autre à partir de la nature qu'elle représente, si elle étende donc la vérité, on demande la même chose à la critique qui de la nouvelle « réalité » artistique se veut interprète, ou mieux, créatrice. Parce que le mot n'est pas un moyen neutre, pas une substance inerte telle que l'hélium : le mot, au contraire, réagit au moment où il est touché, dit, à peine frôlé, susurré. Il s'agit clairement d'une réaction à plusieurs variables d'une façon telle que la charge en résulte chaque fois dépendante du contexte étroit de la phrase, du contexte plus ample de l'œuvre, de toutes les activations qu'il a eu au cours de la vie (on pourrait dire l'inconscient ?) de celui qui l'emploie, de toutes les activations passées dans la vie (encore l'inconscient ?) du lecteur, de ses harmoniques, c'est-à-dire de chaque autre mot (chose) que ce mot rappelle, etc. Voilà le problème crucial : le mot existant seulement comme acte (comme « vérité en acte » le dirait Caproni) dans une chaîne, mieux une architecture d'actes qui se tient grâce à un réseau de tensions, est-ce hypothétiquement possible de rendre compte de ce réseau, à travers un outil informatique ? Peut-être oui ; mais en pratique toute expérience à laquelle nous avons assisté jusqu'aujourd'hui nous semble nous donner bien plus d'informations à propos de l'inconscient du lecteur qui utilise le logiciel qu'à propos de celui de l'écrivain. Et ça est loin de-là d'être inutile : il

⁶ G. Caproni, « La precisione dei vocaboli ossia la Babele » (*La fiera letteraria*, 22 mai 1947), in *Ibid.*, p. 22. (le mot crée une réalité et [...] vouloir employer un mot pour connaître une chose est pareil à vouloir employer une chose pour en connaître une autre. »).

⁷ G. Caproni, *Ibid.*, p. 21 (« où chaque mot, prétendant de n'être pas une chose mais la définition d'une chose, devient la plus folle des folies humaines, telle que l'est justement la prétention de définir (de limiter dans le signifié exact d'un terme) un infini. »)

nous dit beaucoup de la nature humaine, de son inconscient besoin d'une objectivité à laquelle faire remonter cet acte perturbant qu'a toujours été la littérature, le mot, qui au lieu de définir la réalité, mit en exécution la vérité en puissance.

C'est intéressant de remarquer que déjà en 1979 quelqu'un, lequel déjà employait un ordinateur pour dresser une liste des fréquences dans un roman, se demandait : « Cos'è infatti la lettura di un testo se non la registrazione di certe ricorrenze tematiche, di certe insistenze di forme e di significati ? »⁸. Et c'est intéressant aussi que le « je » protagoniste écrivain, après avoir consulté plusieurs de ces listes, réagissait de cette façon-ci :

L'idea che Lotaria legga i miei libri a questo modo mi crea dei problemi. Adesso ogni parola che scrivo la vedo già centrifugata dal cervello elettronico, disposta nella graduatoria delle frequenze, vicino ad altre parole che non so quali possano essere, e mi domando quante volte l'ho usata, sento la responsabilità dello scrivere che pesa tutta su quelle sillabe isolate, provo a immaginarmi quali conclusioni si possano trarre dal fatto che ho usato una volta o cinquanta volte quella parola. [...] Forse anziché un libro potrei scrivere degli elenchi di parole, in ordine alfabetico, una frana di parole isolate in cui si esprima quella verità che ancora non conosco, e dalle quali l'elaboratore, capovolgendo il proprio programma, ricavi il libro, il mio libro.⁹

Mais, c'est entendu, Calvino (pareil à son personnage) est un écrivain et sa fonction, son approche à la littérature est tout à fait différent de ce qu'il faut avoir lorsqu'on veut faire de la critique littéraire, de l'analyse ou de la psychanalyse. Néanmoins il reste un problème : c'est-à-dire qu'on a faire avec des mots, des choses, donc, des objets dont l'objectivité est inexistante ou multi-existante, dont la substance est un acte qui réalise des vérités potentielles, dont la nature est essentiellement de crise (choix et bouleversement) perpétuelle et pour ça changeante, obscure, indéfinie. Pourtant, en attendant confiant la formule qui nous dévoile le coefficient de transparence du mot, on se débrouillera avec tous les outils à dispositions sans oublier qu'ils sont, à différence des mots, des moyens, et par conséquence qu'ils ne nous donne pas non seulement la réalité, mais une vérité non

⁸ I. Calvino, *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Mondadori, Milano 1994, p. 218 (« c'est quoi en fait la lecture d'un texte si non l'enregistrement de certaines récurrences thématiques, de certaines insistances de formes et de signifiés ? »). Et il s'agit clairement de la même personne qui se cache derrière le « on » au debut de notre essai.

⁹ I. Calvino, *Ibid.*, pp. 220-1. (« L'idée que Lotaria lit mes livres de cette façon me crée des problèmes. Maintes tout mot que j'écris je le vois déjà centrifugé dans le cerveau électronique, placé dans le tableau des fréquences, à côté d'autres mots je ne sais pas lesquels, et je me demande combien de fois je l'ai employé, je sent la responsabilité de l'écrire peser entièrement sur ces syllabes isolées-là, j'essaie d'imaginer quelles conclusions on peut tirer du fait que j'ai employé ce mot-là une fois ou cinquante fois. [...] Peut-être au lieu d'un livre je pourrais écrire des listes de mots, en ordre alphabétique, un éboulement de mots isolés où s'exprime cette vérité que je ne connais pas encore, et à partir desquels le calculateur, en renversant son programme, tire le livre, mon livre. »).

plus, et surtout que le système binaire des calculateurs est une parfaite reproduction du système binaire du cerveau humain, donc comme ceci faible, facile à la crise où la littérature le plonge.

Bibliographie :

I. Calvino, *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Mondadori, Milano, 1994.

G. Caproni, *La scatola nera*, Garzanti, Milano, 1996.

G. Leopardi, *Zibaldone*, Mondadori (Meridiani), Milano, 1997.

P.P. Pasolini, *Scritti corsari*, Garzanti, Milano, 1992.